

Peut-être ai-je choisi, à vingt ans, de m'engager dans l'armée pour moi-même tenir un fusil. Quand j'ai été initié au tir, les choses se sont matérialisées sous mes yeux et dans mes mains. Il s'est avéré que je n'étais pas mauvais dans cet exercice. J'ai suivi une formation plus poussée, sans pour autant me spécialiser dans le tir d'élite. Je n'ai jamais eu dans mon viseur que des cibles en carton, mais leur forme humaine leur conférait une certaine crédibilité. Il suffisait de leur accorder la vie. Viser une tête et avoir au bout du doigt la gâchette qui dit « mort ! » procure une toute-puissance prodigieuse. Quand l'œil et l'index sont dans un alignement parfait, si justement associés, le geste pour que le coup parte est tellement infime que le pouvoir est démultiplié. Et, à l'inverse, quand on se sait la cible, à la merci d'un si petit mouvement, juste une contraction des phalanges, le sentiment de vulnérabilité est vertigineux.

La vie est la forêt qui cache l'arbre derrière lequel se tient le tireur.

Là.

Rien d'extraordinaire, je suis au supermarché, je pousse mon Caddy le long des rayons. Aurélia est assise dans le siège pour bébé. Le tireur se fond dans le décor, invisible. J'entends le coup

de feu et, presque au même moment, ma tête part en arrière dans un foudroiement. Cette quasi-simultanéité de la vie et de la mort s'apparente à un trou noir où tout s'annihile. Je m'écroule – mais on ne peut plus dire « je » – sur le sol carrelé du supermarché et le sang se répand jusque sous les rayonnages.

Là.

Belle journée pour vivre. Il fait un temps magnifique. Je me promène sur les berges de la rivière (en limite de zone). Le soleil combiné à une légère brise forme une haleine tiède. La nature en ce mois de juin est pleine d'élan. La vie est forte, joyeuse et travailleuse. Le coup de feu fait s'envoler les oiseaux. Je m'effondre dans l'herbe, désarticulé, dans une posture complexe, à la limite du risible. Je ne suis déjà plus. Reste un corps inerte. Heureusement, tout autour la vie demeure ; les oiseaux reviennent ; la rivière coule ; le soleil brille. C'est sans doute ce qui sauve de la mort : la beauté du monde qui subsiste.

Là.

Je me cuisine un petit plat. J'aime bien de temps en temps. Un filet mignon aux pruneaux et aux amandes. Dans ma cocotte rouge en fonte. Je l'accompagnerai de tagliatelles. Je bois un verre de vin en surveillant la cuisson. Je tombe à la renverse sur la table, glisse lentement sur la toile cirée

avant de m'écraser sur le sol. Mon filet mignon, lui, continue sa cuisson douce sur le feu, bientôt attachera au fond de la cocotte et finira par brûler.

Face à toutes ces morts à répétition, Columbo pensera à un tueur en série.

Je me demande si je préférerais avoir rendez-vous, savoir où et quand ça se passera. Assurément ce serait différent, les conditions n'auraient plus rien à voir. Le tireur serait en poste fixe, à un endroit et un jour donnés, et le temps précédent, le reste du temps, s'en trouverait libéré, dégagé. Je gagnerais sans doute en insouciance et profiterais peut-être davantage de mon sursis s'il était ainsi précisé. Et comment me présenterais-je au rendez-vous ? Les mains dans les poches, crâne, voire un brin provocateur ? Ou, au contraire, terrorisé, rapetissé et tout tremblant ?

Je me suis habitué à vivre sous la menace permanente d'un fusil. Je sens presque le dessin de la mire sur ma peau. Je me souviens, à l'armée, d'un camarade de chambrée qui s'était fait tatouer sur la poitrine, à la place du cœur, une mire de fusil à lunette. Il existe des viseurs au laser et la cible est alors marquée d'un point rouge. Il me semble parfois sentir le rougeoiement froid du laser sur mon front, à la manière d'un *bindi*, le point rouge des hindous.

Il paraît qu'on peut vivre avec une balle dans

la tête. J'ai vu un film là-dessus. Un universitaire italien, victime d'un attentat des Brigades rouges, gardait le projectile logé dans son cerveau. Il menait une existence quasiment normale – il pratiquait l'aviron, je crois. Il croisait par hasard, des années plus tard, celle qui avait tenté de l'abattre. Et si je ne mourais pas, si je survivais comme ce professeur? Mais que serait-elle alors, cette balle, que signifierait-elle? Ça n'aurait pas de sens. Non, c'est impossible.

À bien y réfléchir, je vis déjà avec une balle dans la tête.